

Les Irlandais
de Grosse-Île

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les Irlandais de Grosse-Île / Christiane Duquette

Nom : Duquette, Christiane, 1952- , auteure

Duquette, Christiane, 1952- | Deuils et espoirs

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Deuils et espoirs

Identifiants : Canadiana 20189412917 | ISBN 9782895858638 (vol. 1)

Classification : LCC PS8613 U694 I74 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

CHRISTIANE DUQUETTE

Les Irlandais
de
Grosse-Île

★ Deuils et espoirs



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

L'amante de Molière, 2017

La fille de la Joconde

1. *À l'ombre des rois*, 2013
2. *Les princes rebelles*, 2014

*À mes sœurs, Carole, Martine et Luce. À mon frère, Jacques.
Mes remerciements à mon conseiller littéraire, mon fils, Mathieu David.*

*Ces montagnes et ces plaines sont un berceau et un tremplin.
Chaque fois que vous passez près du champ de vos ancêtres,
regardez-le bien, et vous vous verrez avec vos
enfants dansant la main dans la main.*

KHALIL GIBRAN, *Le Prophète*

Prologue

Waterford, Irlande, fin mai 1847

Les McDoughan étaient une noble famille irlandaise. Lors de l'invasion de l'Irlande par les Anglais au XVII^e siècle, les Britanniques avaient conquis leur pays et bon nombre de châteaux avaient été pillés, et parfois même incendiés. Ces assauts avaient été commandés par les nobles anglais, à qui la reine Élisabeth I^{re} avait «généreusement» concédé ces domaines débarrassés de leurs occupants. On nommait ces nobles les «landlords».

Pour démontrer un semblant de bonne volonté, la cour d'Angleterre avait épargné certaines familles de la noblesse irlandaise en échange d'un tribut en or et de l'abandon de leur titre. C'est ainsi que, depuis cette époque lointaine, les McDoughan, de génération en génération, avaient pu conserver leurs châteaux et leurs terres.

Au fil du temps, le protestantisme s'était infiltré peu à peu à travers l'Irlande catholique, créant des tensions violentes qui avaient ressurgi sporadiquement au cours des siècles suivants.

Devant les extorsions des Anglais, nombre d'Irlandais avaient décidé de fuir et s'étaient exilés sur un autre continent,

la plupart en Amérique. La majorité de leurs compatriotes, refusant d'abdiquer, avaient continué de se battre; les uns par la révolte armée et les autres, comme les McDoughan, croyant encore au pouvoir de la politique, par la force de la parole devant le Parlement.

Il y avait maintenant quelques années que le châtelain William McDoughan avait été élu à la Chambre britannique. Il y avait rejoint son camarade de longue date, le parlementaire Daniel O'Connell, premier maire catholique de Dublin. On surnommait ce dernier le «libérateur», car il avait permis l'émancipation du clergé. C'était donc grâce à lui que les catholiques pouvaient siéger au Parlement. Fiers Irlandais et pacifistes, les deux hommes étaient de ceux qui avaient foi en la démocratie et œuvraient pour la mise en œuvre d'une entente durable.

William était conscient que ses convictions irritaient les propriétaires anglais, et tout particulièrement son voisin, le landlord du comté de Waterford, sir Édouard Wesley, qui n'attendait qu'un prétexte pour s'emparer de ses terres.

Un soir de mai 1847, la noirceur venait à peine de tomber lorsqu'un messager se présenta à la porte de l'ancestrale demeure des McDoughan, interrompant le repas du soir. La missive d'importance était destinée au délégué.

— Je viens de la part de M. O'Connell, expliqua-t-il au destinataire en lui tendant une enveloppe.

Intrigué, William saisit la lettre et demanda aussitôt au courrier de le suivre dans son cabinet de travail. Son regard intense

appelait le respect et, malgré le fait qu'il s'appuyait sur une canne, sa démarche restait imposante. Le jeune homme, impressionné, suivit le patriarche d'un pas mal assuré.

— Ainsi, il est déjà de retour de son pèlerinage en Italie ! s'exclama McDoughan en se laissant choir dans le fauteuil de cuir, derrière son bureau.

— Non, monsieur. Je viens de la part de son frère, James.

William haussa un sourcil et eut un grognement d'appréhension qui figea le jeune homme sur place. Trempé par la pluie froide, le chapeau de ce dernier dégoulinait sur le carrelage de bois, privé de ses somptueux tapis.

Le vieil homme déchira l'enveloppe et s'empressa de lire la dépêche qu'elle contenait. James O'Connell lui annonçait le décès subit de son aîné, Daniel, à Gênes. Un lourd silence s'abattit sur la pièce, troublé par l'unique bruit des gouttelettes tombant du couvre-chef de feutre au parquet.

Le messager, de plus en plus embarrassé, ne songeait qu'à prendre congé de son vis-à-vis. Il se racla la gorge pour rappeler sa présence à McDoughan, espérant le sortir de sa torpeur.

— Oui, oui, tu peux partir, lui lança ce dernier d'un geste vague de la main. Mais avant, passe avertir mon domestique d'aller immédiatement me chercher mes fils !

Resté seul, William céda à la tristesse et à l'inquiétude. Il venait de perdre un ami et un précieux allié.

Daniel avait réussi à se faire respecter des membres de la Chambre des lords et son influence nous manquera grandement. Je crains fort que cette funeste nouvelle ne soit le prélude à bien des ennuis ! se dit-il dans un tressaillement.

1

Waterford, Irlande, fin juin 1847

Le peuple irlandais, qui dépendait en grande partie de la récolte des pommes de terre pour se nourrir, voyait depuis les trois derniers automnes sa moisson contaminée par un champignon mortel porté par les vents dominants d'Europe. Une terrible famine sévissait dans toute l'Irlande. Les morts se comptaient par milliers et le bilan des victimes s'alourdisait de jour en jour.

À la mi-juin de cette désastreuse année 1847, une quinzaine de familles, affamées et en loques, s'étaient présentées au château des McDoughan. Comme elles ne pouvaient plus payer leur loyer, sir Wesley les avait fait chasser de leur taudis par la milice. Tant bien que mal, les misérables avaient essayé de résister aux policiers, mais que pouvaient faire des chaudières d'eau bouillante et des cailloux contre des fusils ?

Les McDoughan se montrèrent accueillants. En plus de les nourrir, ils prirent la décision d'héberger les paysans qui louaient déjà un lot sur leur propriété. Sean, médecin au dispensaire de Waterford, et son frère cadet, Matthew,

professeur d'histoire à l'école du village, connaissaient la plupart d'entre eux. L'écurie fut mise à la disposition de la centaine d'infortunés, qui purent s'y entasser.

Dans la nuit du 21 juin, incapable de dormir, le vieux William entendit la porte de sa chambre s'entrouvrir. Puis, il vit une silhouette s'introduire dans la pièce, une torche allumée à la main.

— Qui va là ? demanda le châtelain, inquiet.

L'homme cagoulé d'une poche en jute poussa un grognement, furieux d'avoir été découvert. De toutes ses forces, il lança le flambeau dans la pièce adjacente, le bureau privé de William, éclairant ainsi une partie de la chambre.

Interloqué et rouge de colère, William se leva d'un bond.

— Vous êtes fou ! hurla-t-il, espérant alerter ses fils du même coup. Découvrez-vous, mécréant ! Qui est le lâche qui vous envoie ? Ah ! C'est Wesley n'est-ce...

Il ne put terminer sa phrase : son attaquant pointa le canon d'un fusil vers lui et tira. La balle atteignit le vieil homme au côté droit et il s'affala au pied de son lit.

À ce moment précis, une âcre odeur de brûlé et une épaisse fumée provenant du bureau commencèrent à incommoder les deux hommes. Le tireur, certain de laisser derrière lui un mourant, s'enfuit par où il était venu.

La chaleur dans la pièce devint de plus en plus intense. Suffoquant, William essaya de se relever, mais en vain. Sa blessure au ventre le faisait atrocement souffrir. Ses pensées

se mirent à se bousculer dans son esprit. Il n'avait pas pensé que Wesley profiterait aussi rapidement de l'absence d'O'Connell.

Par tous les diables ! Comment ai-je pu ignorer les avertissements de ce rapace ? Car il n'y a aucun doute, c'est lui qui est derrière cette ignoble agression.

Deux semaines auparavant, à la sortie d'une assemblée de propriétaires terriens fort mouvementée, durant laquelle William l'avait humilié, sir Édouard Wesley l'avait violemment interpellé :

— Vous avez eu tort, McDoughan ! Cette fois, vous êtes allé trop loin. Comment avez-vous pu oser me reprendre sur un terme de loi ? Je suis votre landlord et vous avez tendance à l'oublier un peu trop souvent. De plus, vous n'aviez pas à recueillir des expulsés de ma juridiction. Les consignes viennent d'Angleterre et je n'ai fait que faire valoir mes droits. Donner asile à ces indigents pourrait être vu par le Parlement comme un acte d'entrave à la justice.

Indigné par le déferlement de ces paroles abjectes, le délégué avait rétorqué :

— La plupart des membres de la Chambre appuient ma politique de cohabitation. Je crois plutôt que lorsqu'ils seront mis au courant de la situation, ils désapprouveront vos agissements inhumains...

— Vous êtes naïf si vous croyez que votre soutien à la Chambre vous octroie le privilège de critiquer mes faits et gestes. D'ailleurs, nous, les landlords, en avons plus qu'assez de ces rebelles sur qui vous n'avez aucun contrôle !

En orchestrant ce crime, Wesley venait d'anéantir les derniers espoirs d'indépendance que William entretenait pour l'Irlande. Maintenant, la priorité de ce dernier était de sauver la seule richesse de sa famille.

Je dois coûte que coûte trouver la force de me rendre jusqu'à mon bureau.

Malgré la chaleur du brasier, l'honorable patriarche se mit à ramper à plat ventre. Sur sa bouche se dessina un rictus amer.

À la mort d'O'Connell, je ne me suis pas suffisamment méfié de la convoitise de Wesley! se reprocha-t-il une seconde fois en poursuivant sa pénible avancée.

Il ne ressentait plus la douleur : la rage qui noircissait son cœur le rendait insensible et amplifiait sa détermination. Il réussit à se hisser à la hauteur du portrait suspendu au mur près de la porte. D'une main tremblotante, il fit basculer la toile qui représentait feu son épouse et qui dissimulait une niche.

Il dut s'appuyer sur la cloison tapissée, puis réussit à ouvrir le coffre métallique encastré dans la cavité. Il se saisit du sachet de velours qui contenait le dernier des bijoux familiaux qu'il n'avait pas encore été obligé de vendre afin de pouvoir conserver le domaine. Avant de s'écrouler, il eut une dernière pensée pour sa chère Ida, qui était décédée quelques années plus tôt et qu'il allait bientôt rejoindre.

* * *

Le manoir brûlait. Soudain, il y eut une explosion et les vitres des fenêtres de l'aile gauche éclatèrent les unes après les autres sous l'étouffante chaleur. Dans un insupportable rugissement, les flammes commencèrent à lécher le toit de l'écurie, située à proximité.

À l'autre extrémité du manoir, Sean s'éveilla en sursaut et, aussitôt, une quinte de toux l'assaillit. Un rideau de fumée noire flottait dans la chambre. Une terrible certitude s'empara de lui : le feu faisait rage !

Il secoua sa femme pour la réveiller et enfila son pantalon. Rebecca ouvrit les yeux.

— Chérie, vite, réveille-toi...

Comprenant à son tour l'imminence du danger, elle poussa un cri étouffé :

— Sean, les filles !

D'un même élan, ils se précipitèrent dans la chambre de leurs trois enfants. Les enveloppant dans une couverture, Sean réussit à prendre les jumelles dans ses bras, tandis que Rebecca se chargea de l'aînée. Ils se dirigèrent vers la sortie la plus proche, une porte française qui donnait sur la cour arrière.

Les fillettes effrayées pleuraient, toussaient et frottaient leurs yeux irrités. Rebecca et Sean s'agenouillèrent près d'elles pour vérifier qu'elles n'avaient rien.

— Rachel, Sarah, Molly, mes chéries, vous êtes sauvées. Dieu soit loué ! s'exclama leur mère.

Rassuré, Sean retournait vers le brasier lorsqu'il aperçut son frère Matthew se précipiter à son tour à l'extérieur de cet enfer. Rob Corrigan, l'unique domestique encore à leur service, le suivait de près. Le toit du grand salon s'effondra derrière eux, entraînant dans sa chute des fragments de la façade de pierres. Ils entendaient les cris et les lamentations des gens qui évacuaient l'écurie plus loin.

— Père ? ne put que murmurer Matthew d'une voix étouffée. Sa gorge était rugueuse et ses jambes ployèrent sous lui. Il s'affala près de sa belle-sœur.

Sean fit signe à Rob de le suivre et les deux hommes pénétrèrent à nouveau dans le château en feu. Péniblement, à travers un brouillard de plus en plus dense, ils atteignirent la chambre de William. Déjà, les flammes léchaient les murs et le lit. À genoux sur le parquet, ils avançaient à tâtons lorsque Sean entendit la respiration sifflante de son père. Les râles provenaient du bureau paternel. Ils s'y engouffrèrent pour découvrir le vieillard étendu par terre, gisant au pied du coffre-fort. Aidé du domestique, Sean réussit après maints efforts à traîner son père à l'extérieur.

Au-dehors, les sinistrés de l'écurie improvisaient déjà une chaîne pour transporter les seaux d'eau. De son côté, Matthew était allé sonner la cloche pour alerter les paysans des alentours afin qu'ils viennent leur prêter main-forte.

William fut déposé dans une charrette privée de sa monture. Il y avait longtemps que le dernier cheval avait été abattu pour nourrir les gens du domaine.

En les frottant sur son front perlé de sueur, Sean s'aperçut que ses mains étaient souillées de suie noire et de sang. Il les essuya rapidement sur son pantalon et s'empressa d'examiner son père.

— Sean, comment va-t-il ? demanda son frère, troublé.

— Il a subi plusieurs brûlures aux bras et au visage et je vois une plaie béante vis-à-vis du foie. Je n'arrive pas à y croire, mais on dirait une blessure par balle ! Je crains que son état soit très grave. Vite, Rob, ordonna-t-il au domestique, doté d'une force herculéenne, aide-moi à tirer le chariot. Il faut au plus vite conduire mon père à la cabane des O'Neill. C'est la plus proche. Là, je pourrai le soigner.

Pendant ce temps, des fermiers étaient arrivés sur les lieux. Formant une deuxième chaîne humaine à l'autre bout du manoir, ils s'empressaient de se passer les chaudières d'eau.

Sean tourna un visage soucieux vers son cadet.

— Je vais emmener Rebecca et les filles avec moi. Matthew, je compte sur toi pour superviser les travaux ici...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase qu'un homme au visage noirci vint les interrompre :

— Monsieur, le réservoir d'eau est presque vide. Que pouvons-nous faire ?

Au début du printemps, la nourriture s'était faite de plus en plus rare et la mare aux poissons s'était rapidement vidée de sa faune et même de sa flore. On avait asséché le trou, conservant l'eau dans des barils pour permettre à quelques

cultivateurs d'ensemencer cette partie supplémentaire de la terre. Malheureusement, la contamination perdurant, ils n'avaient récolté que des légumes putréfiés.

Les deux frères se regardèrent un instant, frappés par l'évidence : ils allaient tout perdre !

— Du sable ! Remplissez les seaux de sable, peut-être que cela suffira à étouffer les flammes, s'obstina Matthew en les rejoignant.

* * *

Sur le pas de sa porte, Bridget O'Neill, entourée de ses plus jeunes enfants, observait, troublée, les longs filaments de leurs jaunes qui éclairaient le ciel derrière la butte comme un soleil en plein jour. C'est là qu'elle aperçut les gens du manoir se diriger vers sa chaumière.

— Oh ! Docteur... quel affreux malheur ! Entrez, vite, s'empessa-t-elle de dire en venant à sa rencontre.

Apercevant le vieux William étendu dans la carriole, la fermière s'écria :

— Seigneur ! Ne me dites pas que monsieur le châtelain est blessé ?

Sans attendre la réponse, elle les dirigea vers la paille de l'unique pièce.

— Ma bonne Bridget, sortez-moi vite un chaudron, lui demanda Rebecca aussitôt entrée. Mon mari aura besoin d'eau bouillie et de linges propres pour laver les plaies.

Dehors, Rob entreprit de déclouer quelques planches de la charrette afin d'allumer un feu dans l'âtre. Même le bois, embarqué en énorme quantité vers l'Angleterre afin de servir à la construction de bateaux, était devenu un luxe. Éclairé par la chandelle que tenait sa fille Molly, Sean commença à dévêtir le blessé. Celui-ci reprenait peu à peu ses esprits.

— Père, qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit Sean. Avez-vous vu qui vous a attaqué et qui a mis le feu ?

— Un scélérat... aux ordres de Wesley ! souffla William. Il avait une cagoule...

S'étouffant, il ne put terminer sa phrase. Sean serra les poings. Il sentit le goût âpre de l'amertume monter dans sa bouche.

— Depuis le temps que je vous disais de vous méfier du landlord. Je vais le tuer, ce tyran ! se récria-t-il.

Devant la blancheur de son père, il se ressaisit. Son patient avait davantage besoin de calme. Il adoucit la voix et, sans trop y croire, il le rassura :

— Ne vous faites pas de souci. Matthew essaie de sauver la structure du château et, s'il y arrive, nous pourrons le reconstruire.

Pendant qu'il parlait, Sean retira la balle de l'abdomen de son père, puis il nettoya le sang qui s'échappait de la profonde entaille à l'aide d'une serviette imbibée d'eau. William inspira péniblement, cherchant son air, puis il s'épancha :

— Mon cher fils, cesse de t'acharner sur ma blessure. Il est trop tard pour moi, je le crains. Approche, j'ai quelque chose à te confier.